PLUME DE NATURALISTES

La nature en littérature



Une rubrique du recueil annuel **numéro 10**
déc. 2026

SOMMAIRE

Désert solitaire.
Edward ABBEY.
présenté par : Michel Barataud
p. 566

Et vous passerez comme des vents fous.
Clara ARNAUD.
présenté par : Michel Barataud
p. 574

Wood'stown.
Alphone DAUDET.
présenté par : Michel Barataud
p. 579

Les Misérables.
Victor HUGO.
présenté par : Michel Barataud
p. 585



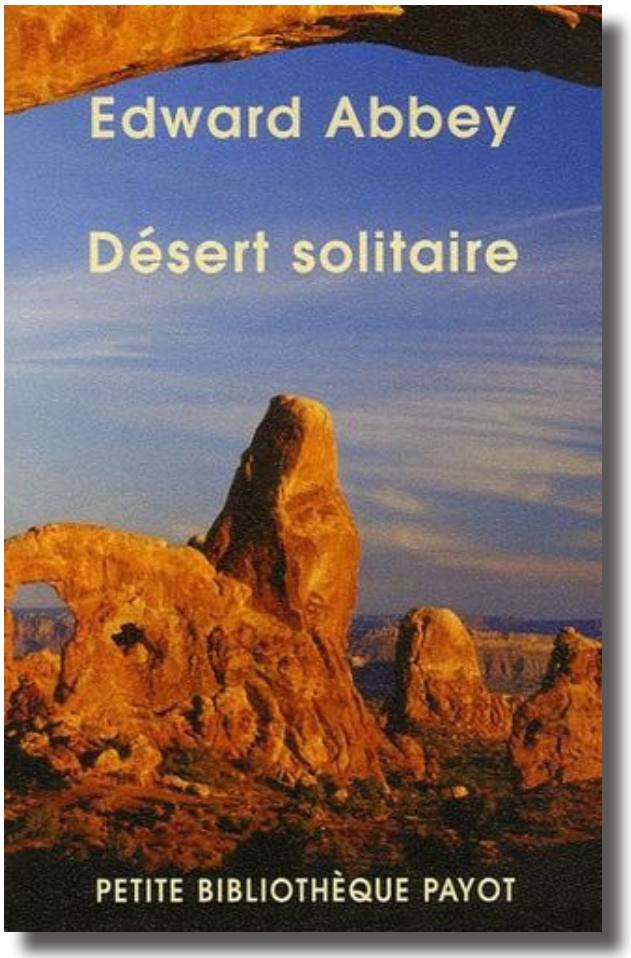
Désert solitaire

de Edouard ABBEY (1927 - 1989)

Par Michel Barataud

Après « Le gang de la clé à mollette » (**La nature en littérature 2025**), revenons encore (et toujours !) à Edouard Abbey, avec un léger retour en arrière, en 1968, et un essai qui dépeint aussi bien l'auteur que le sujet.

Amoureux de la nature et de la liberté, épris de science lorsqu'elle décrit et féroce lorsqu'elle détruit, se frottant au sauvage et se coulant dans la civilisation, sur le fil entre danger et confort, bravant la mort et courtisant le plaisir, provocateur et bienveillant, pacifiste en colère… Comment composer un tel puzzle ?



Edition 2006, Payot.

En tentant d'en faire le tour on en perd l'épicentre. Un poète flamboyant de la nature et de la liberté : en le lisant cela est une certitude…

Un passage de l'avant-propos du livre, nous livre le cœur de son propos :

« *Pour ce qui me concerne, la surface des choses m'apporte suffisamment de bonheur. À dire vrai, elle seule me paraît avoir une quelconque importance. Des choses comme une main d'enfant qui serre la vôtre, la saveur d'une pomme, l'étreinte d'un ami ou d'une amante, la douceur soyeuse des cuisses d'une jeune femme, le coucher de soleil sur la roche et les feuilles, l'entrain de telle musique, l'écorce de cet arbre, la lente abrasion du granite et du sable, une chute d'eau cristalline dans une marmite de grès, le visage du vent : qu'existe-t-il d'autre ? De quoi d'autre avons-nous besoin ?*

[…]

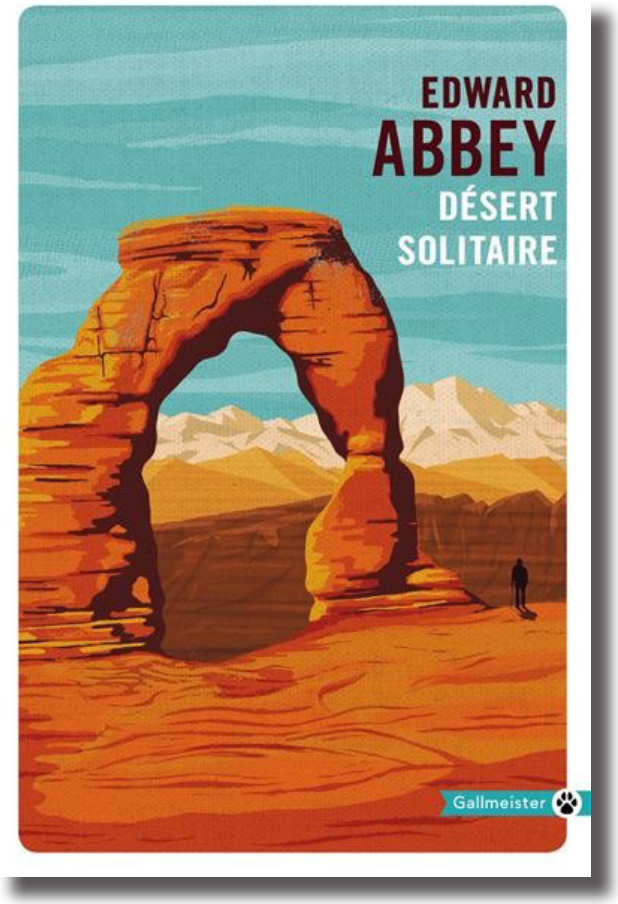
L'été prochain, ne sautez pas dans votre voiture pour filer vers le pays des canyons dans l'espoir de voir par vous-même certaines des choses que j'ai évoquées dans ces pages. Tout d'abord, vous ne verrez rien du tout en voiture ; vous devrez sortir de votre foutu engin et marcher ou, mieux encore, ramper à quatre pattes sur le grès, à travers les buissons épineux, entre les cactus. Lorsque vous commencerez à laisser des traces de sang derrière vous, vous verrez quelque chose. Peut-être. Ou peut-être pas. Ensuite, la plupart des choses dont je parle ici ont déjà disparu ou sont en train de disparaître rapidement.

Ce livre n'est pas un guide de voyage ; c'est une élégie. Un tombeau. Ce que vous tenez entre vos mains est une stèle. Une foutue dalle de roc. Ne vous la faites pas tomber sur les pieds ; lancez-la contre quelque chose de grand, fait de verre et d'acier. Qu'avez-vous à perdre ? »

Abbey se sent chez lui dans les paysages minéraux de l'Utah, le pays des canyons vertigineux creusés dans les couches du temps jusqu'au Cambrien, des *mesas* arides et des sommets enneigés. Il les habite non pas en visiteur sophistiqué, mais en frère du soleil et du gel, des pierres et de l'eau, des plantes et des animaux. Pendant une quinzaine d'années, vers les années 1950, il se fera embaucher comme saisonnier dans plusieurs parcs naturels ; quelques périples l'amènent aussi à épouser de son mieux les courbes du pays aimé, des méandres du Colorado au sommet du Tukuhnikivats.
Une caravane plantée par l'administration au terminus d'une heure de piste, une réserve de bières, cigares, bacon et œufs : Edward entame sa saison en tant que garde au Parc national des Arches. Ses missions : approvisionner de temps en temps les rares campings, accueillir quelques touristes, accompagner l'acheminement de quelques troupeaux…
Il nous fait vivre cette expérience dans un mélange de jouissances contemplatives, de réflexions de fond, d'analyses sociologiques, d'aventures physiques, de révoltes naturalistes... Un traité sur le monde ; une arche par-dessus la laideur ; un fruit à croquer.

Lisez « Désert solitaire » ; sentez le vent chaud et sec, l'électricité de l'orage, le tumulte du fleuve rouge, l'ondulation du serpent, la sueur acide du risque mortel, la douceur du crépuscule dans une volute de tabac et une gorgée chantante… Laissez la joie de vivre se glisser dans les interstices : « *La joie est-elle un atout dans la lutte pour la survie darwinienne ? Quelque chose me dit que oui ; quelque chose me dit que les êtres moroses et craintifs sont voués à l'extinction. Là où il n'y a pas de joie il ne peut y avoir de courage ; et sans courage toutes les autres vertus sont vaines.* »

Merci pour tout Edward.



Edition 2018, Gallmeister.

Vidéo à ne pas manquer :

Edward Abbey, naturellement subversif !

Jérémy Frey & Élisabeth Quin ont réalisé un remarquable documentaire de 53 minutes pour la chaîne Arte, visible depuis le 4 décembre 2025 grâce au lien :
https://www.arte.tv/fr/videos/123999-000-A/edward-abbey-naturellement-subversif/

Quelques morceaux choisis :

Premier matin

Debout devant ma caravane, admirant bouche bée ce spectacle monstrueux et inhumain de roc et de nuages et de ciel et de vastitude, je sens une ridicule vague d'avidité et de désir de possession m'envahir. Je veux connaître tout cela, je veux posséder tout cela, je veux étreindre toute cette scène intimement, profondément, intégralement, comme un homme peut désirer une belle femme. Souhait insensé ? Peut-être pas. Au moins n'y a-t-il rien d'autre là, aucun humain, pour me disputer cette possession.

La terre couverte de neige luit d'un éclat métallique bleu mat, reflet du ciel et du soleil imminent. D'ici aussi part l'étroite route de terre, attirante piste primitive vers le nulle part, qui descend la pente en serpentant jusqu'au cœur du labyrinthe de roche nue. Près du premier groupe d'arches, un roc de cinquante pieds de haut serti en équilibre sur un piédestal de même taille, semble suspendu de manière menaçante à l'aplomb d'un coude de la route. On dirait une statue de l'île de Pâques, un dieu de roche ou un ogre pétrifié.

Un dieu ? Un ogre ? La personnification de la nature est précisément la tendance contre laquelle je me bats en moi-même et que j'essaie d'éliminer pour de bon. Je ne suis pas ici seulement pour échapper un temps au tumulte, à la crasse et au chaos de la machine culturelle, mais aussi pour me confronter de manière aussi immédiate et directe que possible au noyau nu de l'existence, à l'élémentaire et au fondamental, au socle de pierre qui nous soutient. Je veux être capable de regarder et d'examiner un genévrier, un morceau de quartz, un vautour, une araignée, et de voir ces choses comme elles sont en elles-mêmes, vierges de toute qualité attribuée par l'homme, catégories scientifiques comprises. Voir Dieu ou la Méduse face à face, même si cela implique de risquer tout ce que j'ai d'humain en moi. Je rêve d'un mysticisme âpre et brutal dans lequel le moi dénudé se fonde dans un monde non humain et y survit pourtant, toujours intact, individué, discret. Paradoxe et socle de pierre.

Solitaire :

Mais pour le moment, chez moi tout au moins, l'air est calme et je saisis pour la première fois de la journée l'immensité du silence dans lequel je suis perdu. Ce n'est en fait pas tant un silence qu'une grande quiétude – car des bruits, il y en a : cri d'un oiseau caché par un genévrier, petit tourbillon de vent qui passe et s'évanouit comme un soupir, tic-tac de ma montre –, petits bruits qui rompent l'impression de silence absolu tout en aiguisant mon ressenti de la vaste et implacable paix qui m'entoure. Temps suspendu, présent perpétuel. Si je regarde le petit appareil que je porte bouclé à mon poignet, les chiffres, et même la grande aiguille au mouvement ample, semblent presque ridicules d'avoir perdu tout sens. Nul voyageur, nul campeur, nul vagabond n'est venu dans ce coin de désert aujourd'hui et, l'espace de quelques instants, je sens et comprends que je suis vraiment très seul.

Les serpents de paradis

Il est de mon devoir, en tant que ranger du parc, de protéger, préserver et défendre toutes les choses vivantes présentes à l'intérieur de ses frontières, sans exception. Et même sans cela, j'ai des convictions personnelles à appliquer. Des idéaux, pourriez-vous dire. Je préfère m'abstenir de tuer des animaux. Je suis un humaniste : plutôt tuer un homme qu'un serpent.

[…]

Mais cette histoire de serpents n'est pas finie.

Mi-mai, environ un mois après la disparition du serpent indigo, un soir, alors que le désert rose-pourpre refroidit comme un gril hors des braises, le voilà qui revient. Avec un ami, cette fois.

Je suis dans la chaleur étouffante de la caravane, je m'ouvre une bière, pieds nus, prêt à sortir, bien détendu après une rude journée passée à observer les formations nuageuses. Je jette par hasard un coup d'œil par la petite fenêtre à côté du réfrigérateur et vois deux serpents indigo sur ma terrasse, en train de se livrer à ce qui semble être une sorte de danse rituelle. Tels des caducées vivants, ils s'enroulent et se déroulent l'un autour de l'autre en un gracieux mouvement ondulant perpétuel, tout en se déplaçant lentement sur un affleurement de grès bombé. Invisible, mais aussi palpable qu'une musique, est la tension qui les unit. Tension sexuelle ? Guerrière ? Les deux ? En voyeur éhonté, je fixe les deux amants, puis, pour mieux voir, je sors en courant et fais le tour de la caravane. Une fois derrière, je me mets à quatre pattes et rampe vers les serpents dansants. Je ne veux pas les effrayer ou les déranger. À six pieds d'eux, je m'arrête, me colle à plat ventre et les observe à hauteur d'œil de serpent. Tout à leur ballet, les reptiles ne semblent pas conscients de ma présence. Ces deux serpents indigo sont presque identiques en taille et en couleur ; impossible d'affirmer avec certitude que l'un d'eux est mon ancien animal de compagnie. Je ne suis même pas sûr qu'il y ait un mâle et une femelle, bien que leur performance évoque irrésistiblement un pas de deux exécuté par d'authentiques amants. Ils s'entrelacent et se séparent, glissent flanc contre flanc en harmonie parfaite, tournent sur eux-mêmes comme de parfaits reflets l'un de l'autre, puis glissent de nouveau, s'enroulent et se déroulent encore. Il y a l'enchaînement de figures standard, et il y a une variante : à intervalles réguliers, les serpents dressent la tête, face à face, se hissent aussi haut qu'ils peuvent, comme si chacun cherchait à surpasser ou à terroriser l'autre. Leurs têtes et leurs corps s'élèvent, haut, toujours plus haut, puis s'effondrent de concert et la danse rituelle recommence.

Je les suis en rampant, bien décidé à ne rien manquer. Soudain, et simultanément, ils me repèrent là, à plat ventre, tête levée, torse redressé en appui sur mes coudes, à quelques pieds d'eux. Leur danse cesse. Les deux serpents se figent un instant puis, toujours à l'unisson, viennent droit vers moi, droit vers mon visage, langues fourchues frétillantes, leurs yeux jaunes sauvages et intenses plantés dans les miens. L'espace de quelques secondes, je suis tétanisé d'émerveillement ; puis, aiguillonné par une peur trop ancestrale pour que je la domine, je recule vivement et me redresse à genoux. Les serpents virent et tournent et s'enfuient loin de moi, parfaitement parallèles – leurs corps fins et élégants produisent un doux sifflement alors qu'ils filent sur le sable et la roche. Je les suis sur une courte distance, toujours en proie à ma curiosité maladive, avant de me souvenir de ma place et des règles de la courtoisie la plus simple. Bon sang, laisse-les aller en paix, me dis-je. Souhaite-leur bonne chance et (s'ils sont amants) nombreuse descendance, une longue vie heureuse pour toujours. Pas juste pour leur bien : pour le tien aussi.

La rose et la baïonnette

(botanique et géologie du désert)

Le vent ne semble pas vouloir retomber. Des bourrasques de sable se lèvent devant moi, me piquent le visage. Mais

il y a encore trop de choses à voir, trop d'objets d'émerveillement dans ce monde rendu très vivant par la brise et la lumière éclatante, ce monde exultant de sa fièvre printanière, du délice du matin. Je marche et il m'apparaît que l'étrangeté et la mystérieuse merveille de l'existence sont exacerbées ici, dans le désert, par la relative rareté de la flore et de la faune : la vie n'est pas entassée sur la vie comme ailleurs, mais vastement parsemée, avec économie et simplicité, chaque herbe et chaque buisson et chaque arbuste jouissant d'un lot généreux d'espace, et les organismes vivants se dressent braves et téméraires sur le sable sans vie et la roche stérile. À l'extrême tranchant de la lumière du désert répond l'extrême individuation des formes de vie. C'est au grand air et en liberté qu'il faut aimer les fleurs.

[…]

Un objet bizarre et fantastique né de la nature comme l'est Delicate Arch a l'étrange capacité de nous rappeler – ainsi que le font la roche et le soleil et le vent et les espaces sauvages – que, là-bas, existe un monde différent, beaucoup plus vieux et plus grand que le nôtre, un monde qui entoure et soutient le petit monde des hommes comme la mer et le ciel entourent et soutiennent un navire. Le choc du réel. Un bref moment, nous sommes de nouveau capables de voir un monde de merveilles tel que le voit l'enfant. L'espace de quelques instants, nous découvrons que rien ne peut être pris pour acquis, car si cet anneau de pierre est merveilleux alors tout ce qui l'a façonné est merveilleux, et notre voyage ici sur la Terre où, plongés dans le réel tangible et mystérieux, nous pouvons voir et toucher et entendre, est la plus étrange et la plus téméraire des aventures.



Polémique : Industrie du tourisme et parcs nationaux

Il y a peut-être parmi les lecteurs de ce livre des gens qui, comme mon ingénieur sérieux, croient aveuglément que tout type de construction ou de mise en valeur est une chose intrinsèquement bonne, dans les parcs nationaux comme n'importe où ailleurs ; des gens pour qui quantité est presque automatiquement synonyme de qualité, et qui supposent de ce fait que plus le trafic est important, plus la valeur dégagée est grande. Il y a des gens qui plaident avec franchise et témérité pour l'éradication des derniers vestiges de terre sauvage et l'assujettissement de la nature aux besoins – non pas de l'homme – mais de l'industrie. C'est une vision courageuse, admirable de simplicité et de puissance, par ailleurs soutenue par le poids de toute l'histoire moderne. Elle est également assez inepte. Je n'en débattrai pas ici.

Il y aura aussi d'autres lecteurs, je l'espère, qui partageront mon présupposé fondamental selon lequel la nature sauvage constitue une partie essentielle de la civilisation, et que c'est le premier devoir du système des parcs nationaux que de préserver absolument intact le peu qu'il en reste.

La majorité des lecteurs, bien que globalement bienveillante à l'égard de ce deuxième point de vue, penseront, comme les administrateurs du Service des parcs nationaux, que la nature sauvage est certes une belle et bonne chose, mais que certains compromis et adaptations sont nécessaires afin de satisfaire une demande sans cesse croissante dans le domaine des loisirs d'extérieur. C'est précisément cette question que j'aimerais examiner ici.

Chaleur de midi

(roche, arbre, nuage)

Un homme pourrait aimer et défendre la nature sans jamais de sa vie être allé au-delà des limites de l'asphalte, des lignes à haute tension et des plans orthogonaux. Nous avons besoin de la nature, que nous y mettions le pied ou non. Il nous faut un refuge même si nous n'aurons peut-être jamais besoin d'y aller. Je n'irai peut-être jamais en Alaska, par exemple, mais je suis heureux que l'Alaska soit là. Nous avons besoin de pouvoir nous échapper aussi sûrement que nous avons besoin d'espoir ; sans cette possibilité, la vie urbaine pousserait tous les hommes au crime ou à la drogue ou à la psychanalyse. Admonestation larmoyante bien connue. J'aimerais maintenant introduire un argument entièrement nouveau dans ce débat qui n'est plus qu'une suite de ponts aux ânes : c'est pour des raisons politiques qu'il faut préserver la nature sauvage. Nous en aurons peut-être besoin un jour non seulement comme refuge face à un industrialisme excessif, mais aussi comme refuge face à un gouvernement dictatorial, face à l'oppression politique. Le Grand Canyon, le Big Bend, le Yellowstone et les High Sierra pourraient être requis pour servir de bases à une guerre de résistance contre la tyrannie. Sur quoi nous fondons-nous, Américains, pour penser que notre propre société échappera nécessairement au mouvement mondial de dérive vers l'organisation totalitaire des hommes et des institutions ?

Cela peut sembler, à l'heure actuelle, une thèse fantasque. Pourtant, l'histoire montre que la liberté individuelle est chose rare et précieuse, que toutes les sociétés tendent vers le total jusqu'à ce qu'une attaque extérieure ou un effondrement intérieur casse la machine sociale et rende la liberté et l'innovation de nouveau possibles. La technologie ajoute une dimension nouvelle à ce processus en fournissant aux despotes modernes des instruments d'une

efficacité bien supérieure aux anciens. Ce n'est sûrement pas par hasard que la plus radicale des tyrannies ait vu le jour dans la nation européenne la plus avancée dans les domaines de la science et de l'industrie. Si nous laissons notre propre pays devenir aussi densément peuplé, aussi surdéveloppé et aussi techniquement uniforme que l'Allemagne moderne, il se peut que nous nous bâtissions un destin similaire.

Les eaux l'engloutiront

(descente de Glenn canyon avant la construction du barrage)

Nature sauvage : Wilderness – ce mot à lui seul fait musique.
Wilderness, wilderness… Nous savons à peine ce que nous entendons lorsque nous prononçons ce mot, mais le son qu'il fait attire tous ceux dont les nerfs et les émotions n'ont pas encore été irrémédiablement abrutis, engourdis, tués par le rut du commerce, la course frénétique pour le profit et la domination.
Qu'est-ce qui confère tant de magnétisme à ce mot ? Que veut-il vraiment dire ? La wilderness peut-elle se définir dans les termes de l'officiel sabir gouvernemental comme simplement "un minimum de cinq mille acres contiguës de zone sans route" ? Cela constitue peut-être une base essentielle dans une quête de définition, mais c'est insuffisant ; il se joue là quelque chose d'autre.
Disons par exemple que la wilderness convoque une nostalgie, une nostalgie justifiée, et pas seulement sentimentale, de l'Amérique perdue que nos ancêtres connurent. Ce mot connote le passé et l'inconnu, le giron de la terre d'où nous sommes tous issus. Il dit quelque chose de perdu et quelque chose d'encore là, quelque chose de lointain et d'intime en même temps, quelque chose d'enfoui dans notre sang et dans nos nerfs, quelque chose qui nous dépasse, quelque chose d'infini. Pur romantisme, certes, mais ce n'est pas une raison pour le rejeter. Sans constituer toute la vérité, la vision romantique est une part nécessaire de toute la vérité.
Mais l'amour de la nature sauvage est plus qu'une soif de ce qui est toujours hors d'atteinte ; c'est aussi une affirmation de loyauté à l'égard de la terre, cette terre qui nous fit naître, cette terre qui nous soutient, unique foyer que nous connaîtrons jamais, seul paradis dont nous ayons besoin – si seulement nous avions les yeux pour le voir. Le péché originel, le vrai péché originel, est la destruction aveugle par simple appât du gain de ce paradis naturel qui nous entoure – si seulement nous en étions dignes.
[…]
Non, la nature sauvage n'est pas un luxe mais un besoin fondamental de l'esprit humain, aussi vital pour l'homme que l'eau et le bon pain. Une civilisation qui détruit le peu qu'il reste de sauvage, de vierge, d'originel, se coupe elle-même de ses origines et trahit le principe même de civilisation.
Si l'homme industriel continue à se multiplier et à étendre l'ampleur de ses activités, il réussira à atteindre son but apparent : s'isoler du naturel et s'en abriter dans une prison synthétique de sa propre fabrication. Il s'exilera lui-même de la terre et connaîtra enfin, s'il est encore capable de ressentir quelque chose, la souffrance et la peine que suscite toute perte irrémédiable.
[…]
Seul dans le silence je comprends un instant la terreur que le désert primal suscite chez de nombreuses personnes, la peur inconsciente qui les force à dompter, altérer ou détruire ce qu'elles ne peuvent comprendre, à réduire le sauvage et le

préhumain pour lui donner taille humaine. Tout plutôt que d'affronter de face l'ante-humain, l'autre monde qui ne terrifie pas par son danger ou son hostilité mais par quelque chose de bien pire : son implacable indifférence.

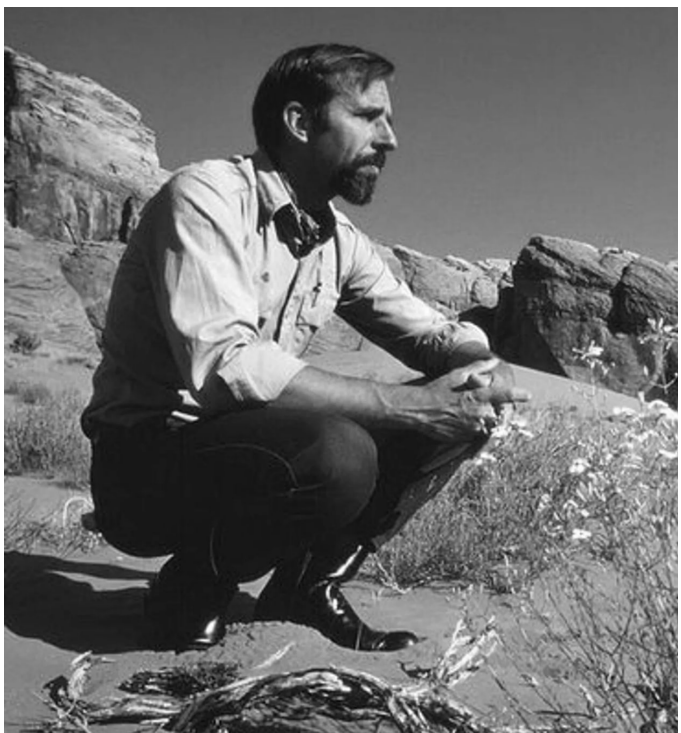
Le Tukuhnikivats, île du désert

Dans la douce et saisissante fraîcheur de l'aube, je suis réveillé par le cri d'un écureuil, strident et mécanique comme un vieil engrenage qui grince. J'ouvre les yeux et vois d'abord un grand brin d'herbe qui pend au-dessus de ma tête, courbé par le poids d'une goutte de rosée luisant comme une perle. Au bout de la prairie, les troncs pâles des trembles se dressent en rangs serrés, drus comme un champ de maïs, d'un blanc bleuté fantomatique, frondaisons en mouvement perpétuel. Les arbres sont à l'ombre mais, plus haut, des gloires matinales découpent l'azur. Fiché loin dans le ciel se dresse le pic chauve du Tukuhnikivats, éclairé par la lumière rasante. Il est temps d'y monter.

Je me débarbouille dans le torrent glacé pour un choc de réveil vivifiant. Je fais du feu, mets de l'eau à bouillir pour le thé, pose tendrement d'épaisses tranches de bacon sur le grill. Pendant que le bacon frémit sur les braises je casse des œufs dans une poêle — cinq œufs –, y jette des lamelles de poivron vert et brouille l'ensemble. La faim émeut mon corps comme une grande musique. Retournant mon bacon de la pointe d'une fourchette, je regarde la lumière gagner en profondeur sur la montagne, suis regardé par un geai bleu, un pic-vert à tête rouge, mon écureuil gris. Nettement gravées dans l'écorce du tremble le plus proche, des initiales – C.E.M. – sans date. Je m'accroupis près du feu, m'y penche pour humer la fumée de tremble et essayer de me réchauffer, puis prends mon petit déjeuner.

Quand j'ai fini de manger, je mets des fruits, des noix, du fromage et des raisins secs dans mon sac à dos, attrape mon bâton en merisier et me mets en marche. Je remonte le petit torrent en suivant bien son cours sous l'ombre claire et verte des trembles. Bien qu'il ressemble au bouleau, le tremble, comme le peuplier, est de la famille des saules et trahit sa lignée par la finesse des attaches de ses feuilles. Comme celui du peuplier, le feuillage du tremble réagit au moindre soupir – même un coup de mon bâton sur le tronc fait vibrer ses feuilles comme des bracelets à clochettes. En automne, elles prennent une couleur jaune uniforme et brillante qui orne des versants entiers de montagnes de rubans et de traits d'or pur.

J'entends et vois quelques oiseaux – pics-verts, colaptes dorés, geais bleus, phénopèples – mais ne reçois aucun signe de vie animale à l'exception des écureuils et des cerfs. On dit que quelques pumas traversent encore parfois la sierra La Sal, et qu'il y a même encore des ours, mais je n'aurai pas la chance – pas cette chancela – de voir leurs traces aujourd'hui. Si les animaux sont rares, cependant, les fleurs sont abondantes, notamment dans les clairières et le long du torrent où je trouve des bouquets de pieds-d'alouette, de lin bleu et de lis.



Et vous passerez comme des vents fous

de Clara ARNAUD

Par Michel Barataud

Les rapports entre humains forment l'objectif, la structure et la morale de la plupart des romans.
Avec une préférence pour les rapports amoureux et/ou violents outranciers, car lorsqu'on veut s'évader dans la fiction, on cherche autre chose que le flux familier du quotidien.
Avec aussi une préférence pour le milieu citadin, car cela représente le cadre de vie d'environ la moitié de l'humanité.

Aussi la surprise est grande, et bienvenue, lorsqu'une écrivaine comme Clara Arnaud nous campe un contexte montagnard, où le personnage clé est un animal sauvage autour duquel gravitent quelques humains dont le sort est étroitement lié à cet astre central.

Ce livre nous plonge à travers le temps, dans une vallée du Couserans (Ariège), où se déroulent et d'où partent plusieurs aventures dont l'ours est l'initiateur souvent inconscient et la victime chronique.



Et vous passerez comme des vents fous.
Clara ARNAUD. 2023. Actes Sud. 384 p.

La Negra est une ourse sous surveillance ; depuis qu'elle a perdue ses deux oursons, elle affiche un comportement inhabituel de prédation répétée sur les troupeaux de moutons, avec un drame humain pour point d'orgue.

1867. Jules rêve d'être montreur d'ours et de parcourir l'Amérique ; de la capture d'un ourson aux mirages de la conquête d'une gloire fantasmée, ce rapport à l'animal qui relève plus de l'accaparement que de l'attachement révèle une grande profondeur dramatique.

Cent cinquante ans plus tard, sur les lieux même de l'enfance de Jules, Gaspard, citadin devenu berger estimé des anciens, est engagé dans une confrontation entre la fascination pour une ourse, la responsabilité de son troupeau et l'obsession d'un deuil. Il manque à ce paysage moderne l'image de la science, qu'Alma va incarner ; jeune éthologue ayant développé au Canada une approche originale des rapports entre ours et humains, elle va se battre pour imposer un programme novateur de suivi de l'ourse prédatrice.

Clara Arnaud dépeint toutes ces interactions avec un réalisme qui dénote une enquête immersive minutieuse ; tout est extrêmement réaliste, des éléments écologiques aux réactions sociologiques : ours, montagnards, administratifs… Beaucoup de naturalistes familiers du contexte pyrénéen, ne seront pas dépaysés ; les autres en apprendront beaucoup ; tous se laisseront emporter dans cet entrecroisement de parcours savamment composés, qui montre, s'il en était besoin, qu'un animal peut être au cœur d'une intrigue romancière aussi fertile pour l'imaginaire que désespérante en regard de nos inaptitudes à équilibrer les compromis.

Jules :

« *Le premier été nomade s'installe, s'écoule, puis un second hiver, ils sont encore en France. L'Amérique, l'Amérique, il ne perd pourtant pas son cap. Après un pénible séjour à Calais, ils embarquent sur le Lady Mary III en mars 1889, avec de pauvres hères, leurs bêtes, quelques autres orsalhers, direction l'Angleterre. Un pas de plus franchi. En allant vers le nord, il a déjà fallu s'adapter à la langue, laisser derrière soi le patois, mais une fois traversée la Manche, à Liverpool, c'est une autre affaire. Il ne comprend plus un traître mot. Il faut s'en remettre au réseau des montagnards pour savoir où se loger, manger, comment héberger l'ourse, la nourrir elle aussi, et trouver un bateau pour l'Amérique, et puis apprendre quelques mots d'anglais, les balbutier, jusqu'à ce qu'une communication s'instaure dans ce nouveau pays. Ils y passent leur second été d'errance. Gagner l'Amérique coûte cher, il faut encore attendre, amasser, pièce après pièce, de quoi voguer.*
Leur répertoire français comportait des numéros pyrénéens, l'ourse imitant le berger, coiffée d'un béret. Mais passé la Manche, il faut s'adapter, tout ça ne dit rien aux habitants d'ici et son anglais primitif ne permet pas de manier l'humour. Dans le Massif central, il était un Pyrénéen, ici il devient un "Frenchie". Et de nouvelles danses, de nouveaux tours enrichissent la palette de jeu de l'ourse. Elle a gagné en force, mais s'est assagie. La juvénile partie sur les routes est devenue une bête robuste, au pelage si sombre qu'il semble plus noir que brun. Autour du cou, un collier de poil clair chatoie au soleil. Ensemble, ils longent les côtes, Jules rêve de bateau en lorgnant l'Atlantique. L'ourse est bien nourrie, dans les ports, des restes de poissons et de patates. Et un peu de bière brune, trouble, que consomment les étranges voisins d'outre-Manche.

[…] *Pour passer l'hiver, il a décidé d'étoffer encore la palette du jeu. Car s'il a aimé se produire dans les rues, sur les places, il est désormais invité dans les cabarets, les cirques, les salles de concert, le public y est plus exigeant : il ne s'agit plus de divertir des péquenots du Limousin ou du Wisconsin, les gens de la rue, mais d'amuser des foules accoutumées au spectacle et à l'exotisme. Il est ici en concurrence avec des acrobates chinois aux corps-guimauve, des danseuses slaves éblouissantes, avec des mimes, des chanteuses noires, des intellectuels flamboyants. Le marché du divertissement est immense. Alors, voir un ours entamer une petite danse ou jongler avec une balle ne suffit pas ; à fréquenter les nuits américaines, la splendeur de ses scènes, il sentirait le ridicule lui monter aux joues s'il se contentait des recettes de gitans. À eux la manche, avec leurs ours mités aux dents cassées, se dit-il.*

Lui est le comparse d'une étoile, son ourse se distingue au zoo de ses compagnons d'infortune par sa stature imposante, l'épaisseur de sa fourrure, et surtout cette manière de regarder le monde avec distance – une lady, comme dit le directeur. Le jour de l'arrivée de Jules, il s'était d'ailleurs étonné :

— C'est un grizzly ou quoi ? Non mais franchement, jamais vu une femelle de souche européenne aussi grande ! Elle vient d'où ?

— Pyrénées, je l'ai capturée dans sa tanière, j'étais gosse encore, mais je n'avais pas froid aux yeux, moi, avait crânement répondu Jules.

— Non mais tu l'as nourrie avec de la viande de bison ! Elle est massive, vraiment, et ce poil…

Le directeur, fier d'avoir une si belle ourse dans son zoo, avait alors fait à Jules un bon prix pour la location de l'espace. L'entraînement avait pu reprendre. »

Gaspard :

« *Les chiennes l'avaient réveillé, entendant les patous avant lui. Gaspard avait alors distingué avec clarté un son rauque, la voix enrouée de Nala. Les aboiements de la meute, d'abord espacés, s'étaient rapprochés, et bientôt, tous les chiens hurlaient, l'un après l'autre. Gaspard avait jeté un œil au réveil, 4 h 30, il avait sauté dans son pantalon pégueux, enfilé ses chaussures, une veste pour affronter le frimas nocturne, et, armé de son phare, il était sorti en hâte. Les aboiements se déplaçaient, ça remuait là-haut. Luna était agitée, elle qui comprenait le langage des patous. Il l'avait laissée dans la cabane – une rencontre avec l'ourse aurait pu lui être fatale –, et avait avalé les deux cents mètres de dénivelé qui le séparaient des brebis.*

Il était arrivé trop tard, avait aperçu la silhouette lourde qui s'éloignait en traînant une bête. L'ourse s'était immobilisée, puis dressée sur ses pattes arrière, pour mieux le sentir. Les patous faisaient encore front entre le bipède à poils et le troupeau. Il crut voir un petit en contrebas, il fallait rester prudent, il rebroussa chemin. Les nuages encombraient encore le ciel, masquant la lune. Il ne distinguait que la masse du troupeau frémissant, les bêtes debout comme un seul être, les chiens en défense au-devant, la silhouette de l'ourse découpée devant les sommets, qui reprit bientôt sa station à quatre pattes. Tout, autour, était bleu, noir, gris. Une terreur glacée le saisit. Cette scène primitive, ce face-à-face entre l'ourse et le troupeau, il y avait déjà assisté. Ilia y avait assisté le jour de la chute. Et elle aussi, peut-être, était-elle restée quelques instants sidérée par sa beauté.

[…]

À force d'être plongé dans la montagne, il semble à Gaspard la voir changer de vi-

sage, ou peut-être est-ce son regard qui s'aiguise, saisissant peu à peu la complexité de ce monde mouvant, prenant la mesure des forces qui l'agitent. Parfois, il se concentre et distingue avec netteté chacune des couches géologiques, des lignes de failles qui la constituent, et il cherche à décrypter – mobilisant les souvenirs des lointains cours de géomorphologie – l'histoire qui se lit dans l'agencement des formes, des strates, des coulées, autant de signatures de ce qui s'est joué sur des échelles de temps autres qu'humaines, à imaginer l'intensité du choc des plaques qui, quarante millions d'années plus tôt – quarante millions… et dire que c'est une montagne jeune… – aurait provoqué l'orogenèse pyrénéenne, après celle hercynienne, et il articule à voix haute, voilà un truc qui remonte à ses années d'étude. Orogenèse. Mais soudain le regard est capté par un détail, bordel, elle fait quoi, cette agnelle ! Et ce ne sont plus les formes granitiques qu'il décrypte, mais la marge de manœuvre qui reste à la bête pour s'extirper de l'éperon rocheux où elle s'est nichée, sans se casser la gueule. Elle est suicidaire ! Et elle tend le cou, encore, vers ce buisson qui l'appelle, mais la gravité aussi, vers le bas… Vas-y continue connasse, tu vas basculer dans le décor, je pourrai même pas aller chercher ton numéro ! En estive, les morts sont des étiquettes de plastique orphelines, qui nagent dans un bocal, témoins des bêtes qu'elles ont désignées. Il jure. Trois tours de plus dans son estomac. Et la voilà, qui d'un bond leste se dégage, soulagement, elle chemine, et Gaspard ravale le vertige, qu'elle, l'agnelle, semble ignorer.
Et de nouveau, la montagne, les masses géologiques, ces fractales partout, qu'il imagine dans la ramure des buissons, les grains de sable, la forme des nuages gonflés au-dessus. Il en a le souffle court, et les alvéoles de ses poumons qu'il gonfle dans une grande respiration. C'est un mathématicien marcheur qui lui a expliqué ça, un jour, les fractales qui régentent la forme du monde… Le vieux randonnait, seul. Il garde l'agnelle à l'œil, elle a manqué la chute de peu, cette connasse. Fractales. Les boucles de ses cheveux. Et les mouvements de l'eau dans le torrent en contrebas. Fractales. Le monde, ce chaos, serait-il donc savamment ordonné ? Et bordel ! Deux brebis de plus à vouloir goûter au buisson défendu. Et même happé par le vertige, il ne peut cesser de les fixer, c'est sa raison d'être : garder. Fractales, la laine des agnelles qui jouent à narguer la mort au bord du vide. Et partout, il croit deviner la silhouette de l'ourse qui le surveille. »

Alma :

« À l'aube du troisième jour, l'humidité la réveilla avant que le soleil n'ait chauffé l'atmosphère. À son point d'orgue, il serait brûlant, et il faudrait lutter contre la torpeur, une serviette humide sur la tête, foutue canicule. Elle sortit de son duvet, s'étira à peine, remua chacune de ses articulations, puis se saisit de ses jumelles. Les premières lueurs du jour étaient propices à l'observation. D'abord, elle ne vit rien d'autre que la combe plongée dans l'ombre, les crêtes désertées, les prairies, les landes, et plus bas l'orange des tourbières. Elle fit de nouveau le point sur la paroi rocailleuse en face, le genre d'endroit où les ours aimaient traîner, se déplaçant avec agilité malgré leur carrure. Les petits y aiguisaient leur équilibre, les mères cherchaient les charognes libérées par la fonte des neiges. Un circaète entra dans son champ de vision et réalisa sous ses yeux un vol stationnaire. Bientôt, il fut juste au-dessus, elle retint son souffle. Alma n'avait jamais observé d'aussi près

l'ondulation des plumes blanches du mangeur de couleuvres. Encore quelques instants, peut-être tenterait-il un piqué. Il disparut bientôt, reprenant sa chasse.
Le premier rayon de soleil vint chatouiller son bras, elle n'avait pas cessé de jumeler. Elle sentait la faim la gagner. Elle s'apprêtait à baisser le regard quand elle aperçut deux formes rondes derrière un rocher, sur le flanc d'en face. Enfin, son pouls s'emballa. Elle respira un grand coup, fit la mise au point, la tête d'un ours apparut, avant de disparaître de nouveau derrière la roche. Il était là, elle en était certaine. Peut-être occupé à fouiner à la recherche d'insectes, manger une charogne ? L'animal sortit alors de sa cachette, serein, conséquent, faisant rouler ses épaules ; sa toison presque noire et sa carrure ne laissaient pas de doute sur son identité. Alma la reconnut, même à distance, cette prestance. On n'oubliait pas une ourse pareille. À sa suite, deux oursons déboulèrent, déjà vigoureux. Parfait, venez là, dans mon champ de vision et restez-y… Elle eut chaud tout à coup, son travail d'approche avait payé, elle se trouvait aux premières loges. Elle fixait les oursons, leur allure gauche sous un pelage moelleux, contrastant avec l'habileté qu'ils démontraient dans les dévers. À ce stade de leur croissance, ils étaient encore fragiles, pouvaient chuter, être la proie d'ours mâles. L'infanticide permettait à ces derniers de provoquer les chaleurs de la femelle pour s'accoupler avec elle. Ce phénomène brutal avait été largement étudié à Somiedo. Mais les deux oursons semblaient ignorer ces menaces, ils caracolaient.
[…]
Ici, il lui semblait que les jeux étaient trop déséquilibrés – on avait déjà tout détruit ou presque –, que l'ours servait à racheter la bonne conscience collective. Un ours qui devenait le porte-étendard de militants, d'associations, de touristes et de politiques, qui n'avait plus grand-chose à voir avec la montagne. Et elle, qui se battait jour et nuit pour un individu, alors que les plaines, les montagnes, les forêts avaient cramé tout le mois de juillet, qu'on déversait encore du glyphosate dans les champs en toute légalité, que la France investissait massivement dans les énergies fossiles. N'était-ce pas un peu grotesque ? Et pourtant, tant de fois ces dernières semaines – lorsqu'elle rentrait du terrain après avoir rencontré des isards, repéré un triton dans le ruisseau, trouvé des traces d'ours et collecté les images des caméras, observant le passage d'un chat des bois, ou les tergiversations d'une martre –, elle avait pensé que tout n'était pas perdu. Car il y avait dans la démarche, le regard, le corps en mouvement de ces bêtes, leur singularité, leur imprévisibilité, quelque chose qui échappait au contrôle, à la statistique, qui se déjouait des politiques publiques et des conflits territoriaux, une nécessité propre, une poésie, cette part sauvage qui avait résisté dans les interstices du monde. »


© Laurent JOUBERT

Woods'town

d'Alphone DAUDET

Par Michel Barataud

Alphonse Daudet (1840-1897) fait partie des auteurs classiques. Comme tous ces auteurs du 19e siècle, on ne retient de leur œuvre que quelques ouvrages (*Le petit chose* ; *Lettres de mon moulin* ; *Tartarin de Tarascon*…), le reste tombant dans l'oubli.

Aussi, découvrir ce conte écologique, baptisé « *Woods'town* » et publié le 27 mai 1873 dans « Le Bien Public », est une surprise de taille.
Son existence m'a été révélée grâce à des recherches littéraires de Sylvie Giosa, alors que le texte dormait dans ma bibliothèque sous la forme d'une vieille édition des œuvres complètes de Daudet (grâce, encore et toujours, aux dons de chineur de Philippe Grimonprez).

Ce court texte dénote chez Daudet une sensibilité à l'empreinte délétère de l'Homme sur la nature. Il a choisi pour cadre l'état de Washington aux Etats-Unis, peut-être en référence aux pillages particulièrement féroces (forêts, Loutre de mer, Castor, populations autochtones…) perpétrés aux 18e et 19e siècles, de la Californie aux Aléoutiennes, par plusieurs nations avant même l'arrivée des colons américains dans leur conquête vers l'ouest.
Il est frappant de constater que les humains dans cette histoire ne sont pas individualisés (« les gens », « la foule »…) : le lecteur est invité à ne pas s'identifier à un personnage autre que celui de la forêt, « l'immense forêt vierge enracinée là depuis la naissance du monde », une entité pensante, agissante, tenace et revancharde.



Alors, face à la continuité sans relâche de nos exactions contre la Nature, un conte comme Woods'town permet de se réfugier dans le fantastique ; non pas par le scénario lui-même (la Nature finira par reconquérir et ensevelir nos turpitudes), mais par l'instantanéité de la résilience : ah ! si l'on pouvait assister de notre vivant à une telle reconstruction !

Le texte de Daudet est court ; aussi je vous laisse le plaisir de le lire tel que j'ai pu le découvrir dans cette édition de 1929 ; le toucher sensuel du cuir et du vieux papier en moins…

ALPHONSE DAUDET

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

ÉDITION NE VARIETUR

ÉTUDES ET PAYSAGES

ROBERT HELMONT

JOURNAL D'UN SOLITAIRE

1870-1871

ILLUSTRATIONS
DE
GÉRARD COCHET

PARIS

LIBRAIRIE DE FRANCE

110, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 110

1929



WOOD'STOWN

— CONTE FANTASTIQUE —

L'emplacement était superbe pour bâtir une ville. Il n'y avait qu'à déblayer les bords du fleuve, en abattant une partie de la forêt, de l'immense forêt vierge enracinée là depuis la naissance du monde. Alors abritée tout autour par des collines boisées, la ville descendrait jusqu'aux quais d'un port magnifique, établi dans l'embouchure de la Rivière-Rouge, à quatre milles seulement de la mer.

Dès que le gouvernement de Washington eut accordé la concession, charpentiers et bûcherons se mirent à l'œuvre ; mais vous n'avez jamais vu une forêt pareille. Cramponnée au sol de toutes ses lianes, de toutes ses racines, quand on l'abattait par un bout elle repoussait d'un autre, se rajeunissait de ses blessures ; et chaque coup de hache faisait sortir des bourgeons verts. Les rues, les places de la ville à peine tracées étaient envahies par la végétation. Les murailles grandissaient moins vite que les arbres, et sitôt élevées, croulaient sous l'effort des racines toujours vivantes.

Pour venir à bout de cette résistance où s'émoussait le fer des cognées

et des haches, on fut obligé de recourir au feu. Jour et nuit une fumée étouffante emplit l'épaisseur des fourrés, pendant que les grands arbres au-dessus flambaient comme des cierges. La forêt essaya de lutter encore, retardant l'incendie avec des flots de sève et la fraîcheur sans air de ses feuillages pressés. Enfin, l'hiver arriva. La neige s'abattit comme une seconde mort sur les grands terrains pleins de troncs noircis, de racines consumées. Désormais on pouvait bâtir.

Bientôt une ville immense, toute en bois comme Chicago, s'étendit aux bords de la Rivière-Rouge, avec ses larges rues alignées, numérotées, rayonnant autour des places, sa Bourse, ses halles, ses églises, ses écoles, et tout un attirail maritime de hangars, de douanes, de docks, d'entrepôts, de chantiers de construction pour les navires. La ville de bois, Wood'stown — comme on l'appela — fut vite peuplée par les essuyeurs de plâtres des villes neuves. Une activité fiévreuse circula dans tous ses quartiers ; mais sur les collines environnantes, dominant les rues pleines de foule et le port encombré de vaisseaux, une masse sombre et menaçante s'étalait en demi-cercle. C'était la forêt qui regardait.

Elle regardait cette ville insolente qui lui avait pris sa place au bord du fleuve, et trois milles d'arbres gigantesques. Tout Wood'stown était fait avec sa vie à elle. Les hauts mâts qui se balançaient là-bas dans le port, ces toits innombrables abaissés l'un vers l'autre, jusqu'à la dernière cabane du faubourg le plus éloigné, elle avait tout fourni, même les instruments de travail, même les meubles, mesurant seulement ses services à la longueur de ses branches. Aussi quelle rancune terrible elle gardait contre cette ville de pillards!

Tant que l'hiver dura, on ne s'aperçut de rien. Les gens de Wood'stown entendaient parfois un craquement sourd dans leurs toitures, dans leurs meubles. De temps en temps, une muraille se fendait, un comptoir de magasin éclatait en deux bruyamment. Mais le bois neuf est sujet à ces accidents, et personne n'y attachait d'importance. Cependant, aux approches du printemps, — un printemps subit, violent, si riche de sèves qu'on en sentait sous terre comme un bruissement de sources, — le sol commença à s'agiter, soulevé par des forces invisibles et actives. Dans chaque maison, les meubles, les parois des murs se gonflèrent, et l'on vit sur les planchers de longues boursouflures comme au passage d'une taupe. Ni portes, ni fenêtres, rien ne marchait plus. — « C'est l'humidité, disaient les habitants Avec la chaleur, cela passera. »

Tout à coup, au lendemain d'un grand orage venu de la mer, qui apportait l'été dans ses éclairs brûlants et sa pluie tiède, la ville en se réveillant eut un cri de stupeur. Les toits rouges des monuments publics, les clochers des églises, le plancher des maisons et jusqu'au bois des lits, tout était saupoudré d'une teinte verte, mince comme une moisissure, légère comme une dentelle. De près, c'était une quantité de bourgeons microscopiques, où l'enroulement des feuilles se voyait déjà. Cette bizarrerie des pluies amusa sans inquiéter ; mais, avant le soir, des bouquets de verdure s'épanouissaient partout sur les meubles, sur les murailles. Les branches poussaient à vue d'œil ; légèrement retenues dans la main, on les sentait grandir et se débattre comme des ailes.

Le jour suivant, tous les appartements avaient l'air de serres. Des lianes suivaient les rampes d'escalier. Dans les rues étroites, des branches se joignaient d'un toit à l'autre, mettant au-dessus de la ville bruyante l'ombre des avenues forestières. Cela devenait inquiétant. Pendant que les savants réunis délibéraient sur ce cas de végétation extraordinaire, la foule se pressait dehors pour voir les différents aspects du miracle. Les cris de surprise, la rumeur étonnée de tout ce peuple inactif donnaient de la solennité à cet étrange événement. Soudain quelqu'un cria : « Regardez donc la forêt ! » et l'on s'aperçut avec terreur que depuis deux jours le demi-cercle verdoyant s'était beaucoup rapproché. La forêt avait l'air de descendre vers la ville. Toute une avant-garde de ronces, de lianes s'allongeait jusqu'aux premières maisons des faubourgs.

Alors Wood'stown commença à comprendre et à avoir peur. Évidemment la forêt venait reconquérir sa place au bord du fleuve ; et ses arbres, abattus, dispersés, transformés, se déprisonnaient pour aller au-devant d'elle. Comment résister à l'invasion ? Avec le feu, on risquait d'embraser la ville entière. Et que pouvaient les haches contre cette sève sans cesse renaissante, ces racines monstrueuses attaquant le sol en dessous, ces milliers de graines volantes qui germaient en se brisant et faisaient pousser un arbre partout où elles tombaient ?

Pourtant tout le monde se mit bravement à l'œuvre avec des faux, des herses, des cognées ; et l'on fit un immense abattis de feuillages. Mais en vain. D'heure en heure la confusion des forêts vierges, où l'entrelacement des lianes joint entre elles des pousses gigantesques,

envahissait les rues de Wood'stown. Déjà les insectes, les reptiles faisaient irruption. Il y avait des nids dans tous les coins, et de grands coups d'ailes, et des masses de petits becs jaseurs. En une nuit les greniers de la ville furent épuisés par toutes les couvées écloses. Puis comme une ironie au milieu de ce désastre, des papillons de toutes grandeurs, de toutes couleurs volaient sur les grappes fleuries, et les abeilles prévoyantes qui cherchent des abris sûrs, au creux de ces arbres si vite poussés installaient leurs rayons de miel comme une preuve de durée.

Vaguement, dans la houle bruyante des feuillages, on entendait les coups sourds des cognées et des haches ; mais le quatrième jour tout travail fut reconnu impossible. L'herbe montait trop haute, trop épaisse. Des lianes grimpantes s'accrochaient aux bras des bûcherons, garrottaient leurs mouvements. D'ailleurs les maisons étaient devenues inhabitables ; les meubles, chargés de feuilles, avaient perdu leurs formes. Les plafonds s'effondraient, percés par la lance des yuccas, la longue épine des acajous ; et à la place des toitures s'étalait le dôme immense des catalpas. C'est fini. Il fallait fuir.

A travers le réseau de plantes et de branches qui se resserraient de plus en plus, les gens de Wood'stown épouvantés se précipitèrent vers le fleuve, emportant le plus qu'ils pouvaient de richesses, d'objets précieux. Mais que de peine pour gagner le bord de l'eau ! Il n'y avait plus de quais. Rien que des roseaux gigantesques. Les chantiers maritimes, où s'abritaient les bois de construction, avaient fait place à des forêts de sapins ; et dans le port tout en fleurs, les navires neufs semblaient des îlots de verdure. Heureusement qu'il se trouvait là quelques frégates blindées sur lesquelles la foule se réfugia et d'où elle put voir la vieille forêt joindre victorieusement la forêt nouvelle.

Peu à peu les arbres confondirent leurs cimes, et sous le ciel bleu plein de soleil, l'énorme masse de feuillage s'étendit des bords du fleuve à l'horizon lointain. Plus trace de ville, ni de toits, ni de murs. De temps en temps un bruit sourd d'écroulement, dernier écho de la ruine, ou le coup de hache d'un bûcheron enragé, retentissait sous la profondeur du feuillage. Puis plus rien que le silence vibrant, bruissant, bourdonnant, des nuées de papillons blancs tournoyant sur la rivière déserte, et là-bas, vers la haute mer, un navire qui s'enfuyait, trois grands arbres verts dressés au milieu de ses voiles, emportant les derniers émigrés de ce qui fut Wood'stown...

Les Misérables

de Victor HUGO

Par Michel Barataud



Restons dans les classiques...
Et ce livre là peut être considéré comme le plus grand roman de tous les temps (avec l'Iliade et l'Odyssée sans doute !).
Il continuera longtemps à incarner une galerie de caractères humains aussi complète que juste, tous inscrits dans une intrigue complexe et sur une ligne conductrice morale plantée telle un bastion imprenable.
Jean Valjean, qui est au cœur de cette longue histoire, est le héros absolu : il est la force et la bonté, la révolte face à l'injustice et la soumission face à l'amour, l'intelligence au service de la liberté, du don et du pardon...

Qui, parmi vous, n'a pas encore lu « Les misérables » de Victor Hugo ? Qui n'a pas encore frémi au contact de cette qualité d'écriture tout à tour épique et poétique ? Qui n'a pas trépigné d'impatience durant la longue lecture de certains passages (la bataille de Waterloo, la révolution de 1848...) alors que l'on brûle de connaître le sort de certains personnages clés, laissé en suspens ? Qui n'a pas admiré la structuration savante de cette histoire où chaque détail peut trouver son importance cruciale plusieurs centaines de pages plus loin ? Qui, enfin, n'a pas pleuré d'émotion à la lecture des dernières lignes, sous forme de vers :
« *Il dort. Quoique le sort fut pour lui bien étrange,*
Il vivait. Il mourut quand il n'eut plus son ange.
La chose simplement d'elle-même arriva,
Comme la nuit se fait lorsque le jour s'en va. ».

Mais que vient faire ce roman humaniste dans notre rubrique sur la littérature traitant de la Nature ?
J'avoue avoir sauté sur le premier prétexte ; l'unique même : trois pages (483-485) sur les huit cents que compte cette belle édition illustrée datant de 1866 (le roman est paru en trois parties entre mai et juin 1862).
Jean Valjean (alias M. Fauchelevent) tente de vivre à l'abri des regards avec Cosette dans une maison de la rue Plumet à Paris, masquée par un jardin volontairement laissé à l'abandon. Un recoin de Nature dans Paris.
La description de ce jardin donne l'occasion à Hugo d'une de ces envolées dont il a le secret. Cet homme mêle comme personne la forme poétique et une philosophie holiste de la science ; nous sommes toujours suspendus entre contemplation béate et réflexion profonde.
Du grand art messieurs-dames...
Choisissez le bon moment ; installez-vous...
Je vous laisse savourer.

LES

MISÉRABLES

PAR

VICTOR HUGO

ILLUSTRÉS DE DEUX CENTS DESSINS

PAR BRION

GRAVURES DE YON ET PERRICHON



PARIS

J. HETZEL ET A. LACROIX, ÉDITEURS,

18, RUE JACOB.

1866

Tous droits réservés.



III

FOLIIS AC FRONDIBUS

Ce jardin ainsi livré à lui-même depuis plus d'un demi-siècle était devenu extraordinaire et charmant. Les passants d'il y a quarante ans s'arrêtaient dans cette rue pour le contempler, sans se douter des secrets qu'il dérobait derrière ses épaisseurs fraîches et vertes. Plus d'un songeur à cette époque a laissé bien des fois ses yeux et sa pensée pénétrer indiscrètement à travers les barreaux de l'antique grille cadenassée, tordue, branlante, scellée à deux piliers verdis et moussus, bizarrement couronnée d'un fronton d'arabesques indéchiffrables.

Il y avait un banc de pierre dans un coin, une ou deux statues moisies, quelques treillages décloués par le temps pourrissant sur le mur, du reste plus d'allées ni de gazon ; du chiendent partout. Le jardinage était parti, et la nature était revenue. Les mauvaises herbes abondaient, aventure admirable pour un pauvre coin de terre. La fête des giroflées y était splendide. Rien dans ce jardin ne contrariait l'effort sacré des choses vers la vie ; la croissance vénérable était là chez elle. Les arbres s'étaient baissés vers les ronces, les ronces étaient montées vers les arbres, la plante avait grimpé, la branche avait fléchi, ce qui rampe sur la terre avait été trouver ce qui s'épanouit dans l'air, ce qui flotte au vent s'était penché vers ce qui se traîne dans la mousse ; troncs, rameaux, feuilles, fibres, touffes, vrilles, sarments, épines, s'étaient mêlés, traversés, mariés, confondus ; la végétation, dans un embrassement étroit et profond, avait célébré et accompli là, sous l'œil satisfait du créateur, en cet enclos de trois cents pieds carrés, le saint mystère de sa fraternité, symbole de la fraternité humaine. Ce jardin n'était plus un jardin, c'était une broussaille colossale ; c'est-à-dire quelque chose qui est impénétrable comme une forêt, peuplé comme une ville, frissonnant comme un nid, sombre comme une cathédrale, odorant comme un bouquet, solitaire comme une tombe, vivant comme une foule.

En floréal, cet énorme buisson, libre derrière sa grille et dans ses quatre murs, entrait en rut dans le sourd travail de la germination universelle, tressaillait au soleil levant presque comme une bête qui aspire les effluves de l'amour cosmique et qui sent la séve d'avril monter et bouillonner dans ses veines, et, secouant au vent sa prodigieuse chevelure verte, semait sur la terre humide, sur les statues frustes, sur le perron croulant du pavillon et jusque sur le pavé de la rue déserte, les fleurs en étoiles, la rosée en perles, la fécondité, la beauté, la vie, la joie, les parfums. A midi mille papillons blancs s'y réfugiaient, et c'était un spectacle divin de voir là tourbillonner en flocons dans l'ombre cette neige vivante de l'été. Là, dans ces gaies ténèbres de la verdure, une foule de voix innocentes parlaient doucement à l'âme, et ce que les gazouillements avaient oublié de dire, les bourdonnements le complétaient. Le soir une vapeur de rêverie se dégageait du jardin et l'enveloppait ; un linceul de brume, une tristesse céleste et calme, le couvraient ; l'odeur si enivrante des chèvrefeuilles et des liserons en sortait de toute part comme un poison exquis et subtil ; on entendait les derniers appels des grimpereaux et des bergeronnettes s'assoupissant sous les branchages ; on y sentait cette intimité sacrée de l'oiseau et de l'arbre : le jour les ailes réjouissent les feuilles, la nuit les feuilles protégent les ailes.

L'hiver, la broussaille était noire, mouillée, hérissée, grelottante, et laissait un peu voir la maison. On apercevait, au lieu de fleurs dans les rameaux et de rosée dans les fleurs, les longs rubans d'argent des limaces sur le froid

et épais tapis des feuilles jaunes ; mais de toute façon, sous tout aspect, en toute saison, printemps, hiver, été, automne, ce petit enclos respirait la mélancolie, la contemplation, la solitude, la liberté, l'absence de l'homme, la présence de Dieu ; et la vieille grille rouillée avait l'air de dire : « Ce jardin est à moi. »

Le pavé de Paris avait beau être là tout autour, les hôtels classiques et splendides de la rue de Varennes à deux pas, le dôme des Invalides tout près, la Chambre des députés pas loin ; les carrosses de la rue de Bourgogne et de la rue Saint-Dominique avaient beau rouler fastueusement dans le voisinage, les omnibus jaunes, bruns, blancs, rouges, avaient beau se croiser dans le carrefour prochain, le désert était rue Plumet ; et la mort des anciens propriétaires, une révolution qui avait passé, l'écroulement des antiques fortunes, l'absence, l'oubli, quarante ans d'abandon et de viduité, avaient suffi pour ramener dans ce lieu privilégié les fougères, les bouillons-blancs, les ciguës, les achillées, les hautes herbes, les grandes plantes gaufrées aux larges feuilles de drap vert pâle, les lézards, les scarabées, les insectes inquiets et rapides ; pour faire sortir des profondeurs de la terre et reparaître entre ces quatre murs je ne sais quelle grandeur sauvage et farouche ; et pour que la nature, qui déconcerte les arrangements mesquins de l'homme et qui se répand toujours tout entière là où elle se répand, aussi bien dans la fourmi que dans l'aigle, en vînt à s'épanouir dans un méchant petit jardin parisien avec autant de rudesse et de majesté que dans une forêt vierge du Nouveau Monde.

Rien n'est petit en effet ; quiconque est sujet aux pénétrations profondes de la nature le sait. Bien qu'aucune satisfaction absolue ne soit donnée à la philosophie, pas plus de circonscrire la cause que limiter l'effet, le contemplateur tombe dans des extases sans fond à cause de toutes ces décompositions de forces aboutissant à l'unité. Tout travaille à tout.

L'algèbre s'applique aux nuages ; l'irradiation de l'astre profite à la rose ; aucun penseur n'oserait dire que le parfum de l'aubépine est inutile aux constellations. Qui donc peut calculer le trajet d'une molécule ? que savons-nous si des créations de mondes ne sont point déterminées par des chutes de grains de sable ? qui donc connaît les flux et les reflux réciproques de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, le retentissement des causes dans les précipices de l'être, et les avalanches de la création ? Un ciron importe ; le petit est grand, le grand est petit ; tout est en équilibre dans la nécessité ; effrayante vision pour l'esprit. Il y a entre les êtres et les choses des relations de prodige ; dans cet inépuisable ensemble, de soleil à puceron, on ne se méprise pas ; on a besoin les uns des autres. La lumière n'emporte pas dans l'azur les parfums terrestres sans savoir ce qu'elle en fait ; la nuit fait des distributions d'essence stellaire aux fleurs endormies. Tous les oiseaux qui volent ont à la patte le fil de l'infini. La germination se complique de l'éclosion d'un météore et du coup de bec de l'hirondelle brisant l'œuf, et elle mène de front la naissance d'un ver de terre et l'avénement de Socrate. Où finit le télescope, le microscope commence. Lequel des deux a la vue la plus grande ? Choisissez. Une moisissure est une pléiade de fleurs ; une nébuleuse est une fourmilière d'étoiles. Même promiscuité, et plus inouïe encore, des choses de l'intelligence et des faits de la substance. Les éléments et les principes se mêlent, se combinent, s'épousent, se multiplient les uns par les autres, au point de faire aboutir le monde matériel et le monde moral à la même clarté. Le phénomène est en perpétuel repli sur lui-même. Dans les vastes échanges cosmiques, la vie universelle va et vient en quantités inconnues, roulant tout dans l'invisible mystère des effluves, employant tout, ne perdant pas un rêve de pas un sommeil, semant un animalcule ici, émiettant un astre là, oscillant et serpentant, faisant de la lumière une force et de la pensée un élément, disséminée et indivisible, dissolvant tout, excepté ce point géométrique, le moi ; ramenant tout à l'âme-atome ; épanouissant tout en Dieu ; enchevêtrant, depuis la plus haute jusqu'à la plus basse, toutes les activités dans l'obscurité d'un mécanisme vertigineux, rattachant le vol d'un insecte au mouvement de la terre, subordonnant, qui sait ? ne fût-ce que par l'identité de la loi, l'évolution de la comète dans le firmament au tournoiement de l'infusoire dans la goutte d'eau. Machine faite d'esprit. Engrenage énorme dont le premier moteur est le moucheron et dont la dernière roue est le zodiaque.

